

Soirée bénéfice... **Avant-goût d'une pièce de l'avenir en devenir**

Dominique Lafon

Number 56, March 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42650ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lafon, D. (1990). Soirée bénéfice... Avant-goût d'une pièce de l'avenir en devenir. *Liaison*, (56), 4-6.

Soirée bénéfice...

Avant-goût d'une pièce de l'avenir en devenir

par Dominique Lafon

Soirée bénéfice pour tous ceux qui ne seront pas là en l'an 2000 est plus qu'une nouvelle pièce; c'est une œuvre nouvelle qui sort de l'ordinaire tant par son sujet que par son mode d'écriture. Aussi LIAISON a-t-il cherché à connaître, avant même que la mise en scène commence et avant même que le texte final soit arrêté, la curieuse expérience à laquelle Michel Marc Bouchard convie l'Ontario français. Dominique Lafon, de l'Université d'Ottawa, a fouillé pour nous les enjeux de cette création.

Le théâtre s'écrit au présent, au point qu'on peut aisément le comparer à une coupe géologique de la société qu'il décrit dans ses mouvances politiques ou idéologiques. L'œuvre de Michel Tremblay est, à ce titre, exemplaire, qui va de la cuisine du Plateau Mont-Royal au salon d'Outremont — des **Belles-sœurs** à **L'Impromptu** — et qui décline les affaires homosexuelles du travesti de la Main au professeur de Cégep — de **Hosanna** aux **Anciennes odeurs**. Quant aux recours au passé, à l'histoire, ils sont toujours des détournements ironiques ou parodiques,

négligences iconoclastes de toute généalogie européenne : **Le Cid maghané**, **Hamlet, prince du Québec**. Mais, en aucun cas, le théâtre ne s'inscrit dans l'avenir. Il n'y a pas de théâtre de science-fiction, alors qu'on connaît la fortune du genre dans le roman et, bien sûr, au cinéma.

Or, **Soirée bénéfice...** est du théâtre de fiction, plus encore du théâtre millénariste, puisque l'action se situe quelques heures avant le vingt et unième siècle, peu avant minuit, le 31 décembre 1999. Certes, on savait que le présent n'est pas le temps privilégié d'un auteur qui se plaît à affirmer son refus du réalisme et sa fascination pour l'histoire, ou plus exactement, pour les mythes. C'est la figure emblématique du martyr saint Sébastien, plus que les conditions économiques du Lac Saint-Jean, qui est au centre des **Feluettes**; même si le contexte est nourri de faits authentiques, ceux-ci sont soumis à une revendication passionnelle qui doit peu à la vraisemblance anecdotique. Les héros de Michel Marc Bouchard sont des personnages légendaires qui interprètent l'histoire plus qu'ils ne la décrivent. **Soirée bénéfice...**, qui se projette dans l'avenir pour interpréter le présent, n'échappe pas à cette



L'équipe de l'an 2000 : Benoît Lagrandeur, Brigitte Haentjens, Anne-Marie Cadieux, Reine D'Anjou, Alexandrine Simard, Louise Beaudoin, Robert Bellefeuille, Diane Fortin, Michel Marc Bouchard, Robert Marinier et Daniel Castonguay. Photo : André Pilon.



Diane Fortin, Brigitte Haentjens, Robert Marinier, Louise Beaudoin, Robert Bellefeuille, Alexandrine Simard, Reine D'Anjou, Anne-Marie Cadieux, Benoît Lagrandeur, Daniel Castonguay et Michel Marc Bouchard. Photo : André Pilon.

même règle d'une nécessaire distance temporelle.

Puisque, fondamentalement, il s'agit du présent, il y aura très peu de futurisme dans la pièce; pas de décor électronique ou de gadgets robotisés. La situation initiale elle-même relève d'une vraisemblance toute contemporaine. Les sept personnages échoués au bord d'une route, en pleine forêt, ont été pris au dépourvu par une panne sèche au moment où ils se rendaient au chalet pour le réveillon. Situation presque ordinaire, quoique scénographiquement fort stimulante, que viennent confirmer des relations fictives familiales, selon les constantes obligées de la dramaturgie d'ici. Il y a donc la mère (et, bien sûr, pas de père), deux fils, une petite-fille à l'adolescence,

la petite amie d'un des deux fils et deux domestiques.

Mais, très vite, le malaise s'installe parce que Lili, l'adolescente, refuse de parler; parce que Flora, la dame de compagnie importée du Brésil, est contrainte par la mère à jouer, en dépit du froid, du violoncelle; parce que Martin, le précepteur, exerce sur chacun une autorité faussement obséquieuse qui repose sur le rapport privilégié, pseudo-paternel, qu'il entretient avec Lili, Lili par qui et pour qui tout arrive, même la mort, puisqu'elle vient de tuer un homme, sans vouloir dire pourquoi...

En filigrane de ce malaise anecdotique, de ces tensions familiales, c'est tout le malaise de notre époque qui va, en fait, se déployer

sous le regard glacé du personnage à qui l'avenir appartient : Lili. Questionner Lili pour mettre en question des valeurs qu'elle a refusées dans une sorte de nihilisme radical que son mutisme affiche et que chacun des autres personnages va tenter de combler par des mises à nu qui sont autant d'aveux. Ils avoueront les limites d'une réussite commerciale à laquelle ils ont sacrifié une espèce animale; ils avoueront leurs mensonges affectifs et sexuels qui ont servi à dissimuler des plaies tout aussi physiques que morales... Lili écoutera, notera dans un journal intime qui est la véritable énigme ou la seule clé de la pièce, les soubresauts de ce monde agonisant qui feint de croire à la rédemption par le millénaire, sans pour autant oublier d'en

commercialiser les effets potentiels.

On voit le pari : entre la satire sociale et le destin individuel, entre le thème écologique et l'intrigue familiale, l'équilibre est difficile à trouver. C'est sans doute la raison pour laquelle l'écriture se fait en équipe. Une création collective, alors? Pas vraiment! Même si quatre théâtres sont de la partie, il s'agit bien plutôt d'un échange entre des amis de longue date — Robert Bellefeuille, Anne-Marie Cadieux, Benoît Lagrandeur, Robert Marinier — qu'une expérience professionnelle

commune a unis. À cette équipe sont venues s'ajouter trois comédiennes bien spéciales : une musicienne, Louise Beaudoin; une grand-mère, Reine d'Anjou; une authentique adolescente sans expérience théâtrale, Alexandrine Tétrault-Simard. Une écriture en équipe donc, mais une bien curieuse équipe où l'auteur vampirise, selon ses propres termes, les acteurs en les choisissant parmi ses proches (vampirisme affectif) ou en concevant leur rôle sur leur silhouette (vampirisme du casting) pour créer des personnages qui, en fin de parcours, n'appartiendront

qu'à lui... car le choix de Brigitte Haentjens comme metteure en scène traduit une confiance qui repose sur une très profonde complicité. Un processus qui s'exhibe aussi bien sous l'œil des caméras qui enregistrent chaque session de travail que sous le regard de quelques critiques-amis conviés comme moi à juger ou à suggérer. Un travail public qui demeure, malgré tout, bien secret, un peu à l'image d'une pièce qui, par le biais d'une angoisse collective, rend compte d'obsessions bien personnelles... Une œuvre à venir, en devenir, une œuvre à voir surtout.

Les comédiens Benoît Lagrandeur, Reine D'Anjou, Robert Marinier, Anne-Marie Cadieux, Alexandrine Simard, Robert Bellefeuille et Louise Beaudoin.
Photo : André Pilon.

